

## **Universitäts- und Landesbibliothek Tirol**

### **André Hofer et l'insurrection du Tirol en 1809**

**Clair, Charles**

**Paris [u.a.], 1880**

XIV. Le Commandant en Chef du Tyrol

## XIV

### LE COMMANDANT EN CHEF DU TYROL.

A partir de ce moment, cédant aux vœux unanimes du peuple et aux instances de ses amis, Hofer, au nom de l'empereur d'Autriche et avec le titre de *commandant en chef du Tyrol*, prit en main le gouvernement civil et militaire et, non sans quelque répugnance, s'établit à la *Burg* avec ses adjudants.

Il choisit pour lui, dans la résidence impériale, l'appartement le plus modeste,

et fit aussitôt suspendre, dans la salle à manger, un grand crucifix et une image de la sainte Vierge.

Il ne troqua point son habit de paysan contre l'uniforme brodé d'un général ou d'un haut fonctionnaire; mais il garda sa jaquette verte, son gilet rouge, son large ceinturon de cuir, ses culottes de peau noire, ses gros souliers, ses bas de laine bleue et le grand chapeau que décoraient, outre la plume traditionnelle, une figurine de Notre-Dame et un beau ruban sur lequel les Ursulines d'Innsbruck avaient brodé l'inscription : *Andreas Hofer, Oberkommandant von Tyrol*.

A toutes les décorations, il préféra le crucifix de cuivre et la médaille de saint Georges qu'il portait au cou; mais le soldat ne quitta point son sabre d'honneur.

Rien non plus ne fut changé dans ses pieuses habitudes. Matin et soir, il se rendait à l'église paroissiale, devant l'image miraculeuse de Maria-Hilf, et après le souper, en présence de ses gens, il récitait le chapelet avec maints *Pater noster* et autres prières en l'honneur des saints patrons. Tous devaient prendre leur part de ces dévotes pratiques, car Hofer tenait à sa maxime : « qui mange avec moi, doit prier avec moi, »

Sa table était si frugale, qu'il ne dépensait que 30 ou 40 kreutzers par jour, y compris le déjeuner qui consistait, comme à Passeyer, en pain et en fromage.

La nuit venue, tandis que ses compagnons, vrais montagnards, fumaient, jouaient, buvaient à la même cruche,... le Sandwirth, comme naguère dans la salle basse de son auberge, s'accoudait à

la fenêtre du palais et chantait un vieux *lied* tyrolien.

Du reste, sa vie était loin d'être oisive. Le commandant était chaque jour accablé d'affaires et de visites; prêtres et payans pouvaient, à toute heure, pénétrer jusqu'à lui sans se faire annoncer; les autres solliciteurs devaient souvent faire antichambre, mêlés aux jeunes gens de Passeyer, qui, suspendant leurs armes aux escaliers, montaient la garde la pipe à la bouche.

Pourvu qu'on ne l'appelât pas *Excellence* ou *monsieur André von Hofer*, il recevait tout le monde avec bienveillance, mais sans façon, parfois même en manches de chemise, car c'était dans ce négligé qu'il se sentait plus à l'aise pour dicter à ses secrétaires.

Telles étaient les mœurs simples et

rustiques de celui que l'enthousiasme populaire saluait des noms de sauveur du Tyrol et de père de la patrie. Or il se trouva que le paysan était un sage administrateur, gouvernant le pays avec économie, comme sa maison, et le peuple avec bonté, comme sa famille.

Le premier acte du commandant fut de confirmer provisoirement toutes les autorités établies et de confier les affaires, auparavant réglées par les hauts fonctionnaires bavarois, à un conseil suprême d'administration générale, aux séances duquel assistaient, avec voix délibérative, quelques députés du peuple.

Adresser une demande de secours à l'empereur d'Autriche, au nom duquel il protestait agir, chasser de la ville et des environs tous les maraudeurs, rétablir la sécurité dans le pays : toutes ces mesures

et autres semblables furent inspirées au Sandwirth par le principe qu'il avait adopté, à savoir, que « la vraie félicité de la société civile est fondée sur l'ordre, et que la première et indispensable condition de l'ordre, c'est une autorité capable de protéger le citoyen. »

Le respect qu'imposait la sienne tenait à la confiance que tous avaient en son désintéressement et sa probité. La caisse publique était vide, le pays dévasté, toute communication interrompue avec l'Autriche, les frontières cernées par l'ennemi; et cependant il fallait immédiatement faire face aux énormes dépenses de l'administration et de la défense du Tyrol. En s'entourant d'hommes versés dans les affaires, surtout en ne se réservant pas une obole du trésor, l'aubergiste se tira de ce pas difficile et fit

des prodiges à étonner un ministre des finances.

Mais ce fut particulièrement en ce qui concerne la religion et les mœurs qu'il signala son zèle. « Sous ce rapport, il laissa quelques ordonnances très remarquables. Sans doute, plusieurs décisions émanées de lui ne révélaient point l'homme d'État; mais elles attestaient son noble cœur, son jugement droit, son amour de l'ordre (1). »

Ce qu'il souhaitait avant tout, c'était que par une vie pieuse, un sincère amour du prochain, on s'efforçât d'obtenir la faveur de Dieu et le secours de la Vierge pleine de grâce qui avait protégé le Tyrol dans la guerre précédente. « Que la haine, la jalousie, l'esprit de rapine et de tout autre vice, disait-il, soient donc bannis;

(1) Staffer.

qu'on rende à l'autorité le respect qui lui est dû, à ses concitoyens tous les services possibles, qu'on évite spécialement le scandale (1). »

Pour prévenir la corruption des mœurs, il ne permit les bals et les danses qu'à l'occasion des noces, fit fermer les cabarets pendant l'office divin, ordonna à la police de sévir contre les jeunes libertins, exigea que les détenteurs d'objets volés ou vendus par des soldats pillards restituassent tout ce bien mal acquis. Il n'y eut, dit un historien contemporain du Sandwirth (2), il n'y eut que « quelques hommes irréligieux » pour blâmer ces ordonnances, simples conseils dictés par le cœur et qui allaient au cœur des Tyroliens. Aussi, comme tous bénissaient Dieu qui, dans sa

(1) Daté d'Innsbruck, 25 août 1809.

(2) Rapp.

miséricorde, leur avait donné un si bon commandant, en les débarrassant des bureaucrates !

Nul des grands intérêts du pays n'échappa à ce paysan, pas même l'instruction publique. Il rendit à l'Évêque de Brixen les bâtiments du séminaire où les Bavaois avaient établi leurs bureaux ; aux Bénédictins de Marienberg, naguère exilés, le gymnase de Méran ; aux Franciscains, celui de Bozen qu'on avait supprimé ; bien plus, il donna tous ses soins à une meilleure organisation de l'université d'Inspruck, et rendit en sa faveur de sages ordonnances (1).

Sa modération fut d'autant plus louable

(1) Ouverte par les jésuites en 1562, définitivement fondée en 1677 par l'empereur Léopold I<sup>er</sup>, sur le modèle de l'université d'Ingolstadt et avec les mêmes privilèges que celles de Vienne et de Prague, l'université Léopoldine devint un simple Lycée sous Joseph II ; rétablie par

qu'il eut à se prémunir contre les conseils de ces esprits exagérés qui ne voient de parfaits que les partis extrêmes. C'est ainsi qu'un noble personnage étant venu lui proposer de soumettre à un sévère examen tous les livres de la bibliothèque publique et de brûler ce qu'on trouverait d'ouvrages hérétiques ou dangereux, reçut cette brève réponse : « Le gouvernement de Bavière n'a pas eu le temps d'envoyer des livres, et certainement celui d'Autriche n'en avait pas mis là de mauvais. »

Au milieu de ces graves préoccupations, le Sandwirth n'oubliait pas la vallée natale, et tout ce qui lui rappelait Passeyer remuait profondément son cœur. Lorsque les grands troupeaux, précédés par les

François I<sup>er</sup> en 1792, à la prière des États du Tyrol, placée en 1800 sous la haute administration de l'archiduc Jean, *rector perpetuus*, abolie par les Bavares en 1810, elle a repris son rang et son titre depuis 1826.

pâtres enrubannés, et rangés en divers bataillons, par ordre de mérite et de beauté, s'avançaient vers la Burg en quittant ou regagnant leurs *alpes* (1), Hofer, à l'étourdissant carillon des clochettes, ne se contenait plus. Laissant là conseillers et secrétaires, il courait à la plate-forme et passait en revue moutons, chèvres, vaches, taureaux, prodiguant les applaudissements au fier et superbe animal à qui ses victoires dans les combats valaient le premier rang.

Ainsi vivait, depuis son dernier exploit, le commandant du Tyrol, quand, le 29 septembre au soir, deux de ses amis arrivèrent à la Burg : c'étaient son lieutenant Eisenstecken et le major Sieberer, qui,

(1) Une *alpe* est un pâturage de montagne où, du mois de juin à la fin de septembre, séjournent pasteurs et troupeaux.

s'étant rendus en Autriche, à la suite de Buol, en revenaient à leurs risques et périls porteurs d'un message de l'empereur François. Le prince louait la belle conduite d'André, le confirmait dans le poste où l'avaient placé son mérite et la confiance du peuple, lui promettait un prompt secours et lui faisait remettre, avec une somme considérable, une grande médaille d'or suspendue à une chaîne de même métal.

Quelques jours plus tard, le 4 octobre, fête de l'empereur, les autorités et une foule considérable remplissaient l'église de la cour; le prélat de Wilten, Marcus Egle, recevait, au milieu de la nef, le Sandwirth escorté d'une compagnie de paysans, et le conduisait jusqu'au prie-Dieu placé devant le maître autel. Un vieux jésuite, le Père Tschiderer, fit alors un discours

pour prouver qu'à Dieu seul revenait tout l'honneur des derniers succès. « Ce ne sont pas les balles de vos fusils, disait-il, mais les grains de vos rosaires qui ont mis en fuite l'ennemi. » C'était le commentaire du *Te Deum* qui fut ensuite chanté. Enfin, après que le prélat eut passé la chaîne d'or au cou du rustique triomphateur, celui-ci reprit solennellement, au son des cloches, le chemin de la Burg, rayonnant de joie et fendant avec peine les flots du peuple.

